

Au nom de sa mère

ÉPOPÉE Sept mois après la libération de Sophie Pétronin, un livre raconte le combat mené par son fils Sébastien

RÉCIT L'humanitaire âgée de 75 ans y évoque ses quatre années de détention dans le Sahel

C'est un petit bout de femme qui fout les jetons. » La phrase prête à sourire. D'autant que celui qui la prononce, Sébastien Pétronin, a consacré près de quatre années de sa vie – nuit et jour et tant d'allers-retours dans la zone sahélienne qu'il peine à les compter – à remuer ciel et terre pour arracher sa mère Sophie aux sables du désert.

Ces mots, comme tout chez cet homme de 51 ans, sont une preuve d'amour. De celui dont naissent les actes de bravoure, les projets téméraires et les plans rocambolesques. Comme ce scénario, mis au point à l'automne 2019 – et raconté dans le livre du journaliste Anthony

Fouchard* à paraître jeudi –, dans lequel il s'imaginait rejoindre la base des djihadistes en paramoteur, depuis le Sud algérien. « *Je vais me jeter dans la gueule du loup, c'est vrai, confie alors Sébastien Pétronin à ses proches. Je vais m'avancer jusqu'à eux, à un endroit où ils n'auront plus le choix. Soit ils me prennent, soit ils m'ignorent. Dans les deux cas, j'aurai un point final.* » Il faudra la pandémie et la fermeture des frontières pour le faire renoncer.

« Il y a ce qu'elle dit et ce qu'elle a vécu. Elle a toujours refusé d'endosser le rôle de la victime »

**Sébastien Pétronin,
fils de l'ex-otage**

À l'époque, les mots prononcés par sa mère dans une vidéo datée du 7 juin 2018 l'obsèdent. « *J'aimerais te voir [...]. Je sais [...] que s'ils donnent des garanties, s'ils assurent que tu peux venir en toute sécurité, alors tu peux les croire.* » « *Je l'ai vu dans ses yeux, se remémore-t-il aujourd'hui. Elle me demande de venir la voir car elle ne va pas tarder à mourir. Je dois y aller.* »

En Ardèche, où il vit alors avec sa femme Séverine, son garçon Nino et ses deux beaux-fils, l'annonce fait froid dans le dos. « *J'ai pris cette décision en regardant mon fils endormi à mes côtés dans la voiture,* raconte Sébastien. *Je lui ai pris la main, je me suis mis à pleurer. Je savais que j'allais*

faire du mal à ma famille mais je ne pouvais pas imaginer le reste de ma vie sans faire ce choix. » Il ne le dit pas mais son entourage l'a compris : il est prêt à y laisser sa peau.

Enfant, sa mère lui a répété qu'il fallait préférer les remords aux regrets. Alors, patiemment, il apprend les « règles de ce jeu qu'il ne connaît pas », cette « partie d'échecs » dans laquelle ses adversaires, tantôt le Quai d'Orsay, tantôt les ravisseurs, bluffent. Sa route se peuple d'intermédiaires, plus ou moins fiables. L'un d'entre eux lui demande 500 000 euros pour la faire libérer. La somme, inférieure aux montants habituels, et le procédé – Sébastien Pétronin est devenu un interlocuteur pour les ravisseurs – contrarient le ministère des Affaires étrangères qui, dès lors, cessera de lui payer ses allers-retours sur place.

Auprès des conseillers de Jean-Yves Le Drian, il passe souvent pour

un hurluberlu, voire un empêcheur. Qu'importe, pense-t-il aujourd'hui, puisque l'enquête d'Anthony Fouchard montre que Sophie Pétronin était mise au courant de ses tentatives. « *Je n'ai pas sauvé mon frère mais j'ai sauvé ma mère.* » La phrase est lâchée. En 2002, son aîné meurt sous ses yeux dans un accident de canyoning. Un drame qui va sceller le sort des Pétronin, en précipitant le départ de la mère pour le Mali. L'ancienne laborantine y avait eu un coup de cœur pour les Touaregs fin 1995. Le chagrin la pousse à s'y réfugier et à s'oublier dans la défense des plus démunis.

Sébastien Pétronin n'a d'ailleurs pas été surpris quand, enfin libérée le 8 octobre 2020, elle a apostrophé le lendemain Emmanuel Macron dans les salons de Villacoublay sur le sort des populations au Nord Mali. Ni quand elle a demandé à retourner à Gao. « *Elle venait de passer*

vingt ans en Afrique, commente-t-il, et on l'empêchait de retourner chez elle. » À l'époque, l'attitude de la désormais ex-otage – ses ravisseurs décrits comme des « groupes d'opposition armée » ; sa « retraite spirituelle » dans le désert ; sa conversion à l'islam – heurte.

Anthony Fouchard, qui a longuement échangé avec elle, y voit « *la pudeur d'une vieille bourrique* », comme il la surnomme avec affection. De sa longue captivité, elle lui a souvent raconté ce jour où elle a eu droit à un chocolat et cet autre, à une couverture pour la nuit. Mais jamais son quotidien fait de sable qui bousille les corps et les âmes, et de repas de farine et d'eau. « *Chez ma mère, il y a ce qu'elle dit et ce qu'elle a vécu*, confirme son fils. *Elle a toujours refusé d'endosser le rôle de la victime.* »

Le livre en dit un peu plus : ses « *colocataires* » de galère – la religieuse colombienne Gloria et la missionnaire suisse Béatrice – « *Mosta* », le géôlier qui lui raconte les Gilets jaunes et l'incendie de Notre-Dame de Paris, ses rêves d'évasion mis à mal par les changements intempestifs de campement, sa conversion à l'islam le jour où, s'étant un peu trop éloignée des tentes avec Gloria lors d'une balade autorisée par les gardiens, elles s'en sont remises à Dieu pour retrouver leur chemin. Les jeunes djihadistes les découvrent et assurent à Sophie qu'elle a rencontré Allah. La voilà devenue Mariam. « *Saisie par les circonstances, elle fait le choix de déjà profondément ancrée en elle*, écrit Anthony Fouchard. [...] *Elle y trouvera un moyen supplémentaire de maintenir un sens à sa vie réduite*

à ses besoins vitaux. » Peu après sa libération, les autorités françaises lui rapporteront quelques-uns des cailloux qu'elle conservait pour l'aquarium de son petit-fils et les poèmes offerts par l'otage canadienne Édith Blais, trouvés sur un campement déserté par les djihadistes.

Sept mois plus tard, Sophie et Sébastien Pétronin ignorent les conditions qui ont permis son retour. Un intermédiaire malien a évoqué la somme de 2 millions d'euros et la libération d'environ 200 prisonniers, en échange de la Française, de l'homme politique Soumaïla Cissé et de deux otages italiens. Selon Anthony Fouchard, le ravisseur de l'humanitaire figurait parmi les djihadistes relâchés. « *Si ma mère a été échangée contre celui-là même qui l'a enlevée*, commente, las, Sébastien, *il ne faut pas lui reprocher à elle !* »

Aujourd'hui, Sophie Pétronin aspire à « *retrouver l'anonymat* » et rêve toujours du Mali. Sébastien, lui, est encore aux prises avec le désert. Souvent, il est rattrapé par « *cette fièvre* », celle qui l'a poussé, il y a peu, à retourner sur place pour tenter de faire libérer Gloria ou qui l'anime quand il apprend le rapt du journaliste Olivier Dubois. « *Il faut vraiment que j'arrête tout ça pour préserver ma famille*, reconnaît-il. *Ça va prendre du temps mais, au moins, quand je me regarde, je vois un homme digne. Là-haut, mon frère est fier de moi.* » Il ne le dit pas mais il espère que sa mère aussi. ●

MARIANNE ENAULT

* « *Il suffit d'un espoir* », Anthony Fouchard, aux éditions Les Arènes, 400 pages, 18 euros.



L'ex-otage Sophie Pétronin et son fils, Sébastien Pétronin, lors d'un point presse à l'ambassade de France à Bamako, au Mali, le 9 octobre 2020. LE PICTORIUM/MAXPPP